



## Auguste Trécul

Léon Guignard

**Revue générale des sciences pures et appliquées 30 octobre 1896**

La science française vient de faire une série de pertes cruelles. Après Régal, dont la Revue retracera prochainement l'œuvre, après Fizeau à la vie et aux travaux duquel M. L. Poincaré rend aujourd'hui hommage, quelques jours avant l'illustre astronome Tisserand, voici que disparaît l'une des physionomies les plus curieuses de notre temps, celle du vénéré et très regretté Auguste Trécul.

Notre éminent collaborateur, M. Léon Guignard, a prononcé, au nom de l'Académie des Sciences, sur la tombe du savant botaniste que fut Trécul, le discours que voici :

« Messieurs - Membre de l'Institut depuis 30 ans, le regretté Confrère, auquel l'Académie des Sciences m'a confié le devoir d'adresser un dernier adieu s'était placé de bonne heure au nombre des botanistes les plus éminents de notre temps.

Trécul (Auguste-Adolphe-Lucien) est né à Mondoubleau, dans le Loir-et-Cher, le 8 janvier 1818. Au sortir du collège de Saint-Calais dans la Sarthe il vint étudier la pharmacie à Paris et fut reçu interne des hôpitaux en 1841. Il n'avait pas encore l'âge nécessaire pour obtenir son diplôme quand il

commença ses premiers travaux.

C'était l'époque des A. Saint-Hilaire, Gaudichaud, A. Richard, A. de Jussieu, Moquin-Tandon, A. Brongniart, pour ne citer que les plus éminents parmi les botanistes de cette période, durant laquelle la Systématique et la Morphologie formaient le principal sujet d'étude. Déjà commençaient les observations plus spécialement anatomiques, qui devaient servir de base à la Physiologie, et vers lesquelles A. P. de Candolle et de Mirbel avaient les premiers senti la nécessité d'orienter la Botanique.

Le jeune étudiant ne fut pas longtemps à chercher sa voie : dès le début, il se traçait un plan de recherches des plus vastes : l'étude de l'origine et du développement des dl vers organes de la plante, qu'il devait poursuivre pendant toute sa carrière.

La variété et l'intérêt de ses travaux, dont les premiers remontent à l'année 1842, ne tardèrent pas à fixer l'attention et à montrer en lui un observateur sagace. capable d'étudier avec succès les sujets les plus divers. Aussi le Muséum d'Histoire naturelle s'empressa-t-il, en 1847, de lui confier une mission dans l'Amérique du Nord. Des circons-

tances spéciales donnaient alors à ce voyage un intérêt particulier. Une maladie, dont la cause était encore inconnue, sévissait avec violence, dans toute l'Europe, sur la Pomme de terre ; on redoutait l'anéantissement complet de la culture de cette plante, Le Ministre de l'Agriculture et du Commerce chargea Trécul de rechercher les racines féculentes usitées comme alimentaires par les tribus sauvages des régions qu'il allait explorer.

Pendant son voyage, qui dura trois ans, Trécul traversa d'abord les États-Unis pour se rendre dans la contrée indienne. Suivant seul une tribu sauvage dans ses pérégrinations à travers les immenses prairies qui séparent les États-Unis des Montagnes Rocheuses, il recueillit des collections pour le Muséum et les plantes demandées par le Ministère : malheureusement, le navire les *Deux-Frères*, qui les apportait en France, sombra dans les parages des Açores.

Le voyageur parcourut ensuite les États de l'Ouest et du Sud, le Texas, le Mexique septentrional, la Nouvelle-Orléans, d'où il revint avec de nouvelles et importantes collections.

Au cours de ses longues et pénibles explorations, il n'avait pas perdu de vue ses études favorites, et de cette époque datent quelques-unes de ses remarques les plus intéressantes sur l'accroissement des arbres.

Une discussion célèbre s'était élevée à ce sujet à l'Académie. C'est à Trécul que revient le mérite de l'avoir définitivement close. La série des observations et des expériences qu'il a poursuivies dans ce but, pendant plus de dix années consécutives forme un ensemble de travaux des plus remarquables ; elle constitue aujourd'hui encore la base de nos connaissances sur

ce sujet fondamental. Ces expériences lui permirent en même temps de prouver l'existence de la sève élaborée dans les feuilles et d'en suivre la marche descendante à travers la tige.

Bientôt après, il commençait ses belles recherches sur les Laticifères. Si les travaux ultérieurs, concernant ces organes, n'ont pas ratifié toutes les idées de notre confrère sur leur rôle physiologique dans la vie végétale, on sait du moins qu'il a contribué, plus que tout autre, à en faire connaître exactement la structure et la répartition dans le corps de la plante.

Non moins importantes sont les observations qui lui sont dues sur une autre forme d'organes, souvent confondus avec les précédents : les canaux sécréteurs, dont il a montré les caractères distinctifs dans les nombreuses familles où ils se rencontrent. Ces observations constituent autant de monographies d'un haut intérêt pour l'histoire de l'un des chapitres les plus intéressants de l'Anatomie végétale.

Je devrais encore rappeler ses études sur le développement des racines et des feuilles, sur l'origine des gommes et des mucilages, sur la localisation du tanin, et sur tant d'autres sujets. Il n'est pour ainsi dire pas de substance dans la cellule qui n'ait été l'objet de ses investigations et sur laquelle la Science ne lui soit redevable de données nouvelles intéressantes. Hautement apprécié, aussi bien à l'Étranger qu'en France, Trécul s'est montré l'un des anatomistes les plus habiles parmi ses contemporains ; ses Mémoires resteront, longtemps encore, une source précieuse de documents pour l'avenir.

Une œuvre aussi considérable témoigne d'un labeur incessant et d'une

activité peu commune ; elle aurait lieu de surprendre, si l'on ne savait qu'aucune considération étrangère à la science n'a réussi à en écarter un seul instant notre Confrère. Et, si l'on remarque que ses recherches ont été accomplies dans les conditions les plus restreintes, avec ses, seules ressources, bien exigües, hélas ! la surprise se change en admiration.

Au sortir des séances de l'Académie, qu'il fréquentait assidûment jusqu'au jour où l'affaiblissement de ses forces l'éloigna définitivement de nos réunions, il rentrait dans la modeste chambre d'étudiant où s'est écoulée la plus grande partie de son existence, et se remettait au travail.

Il était d'une politesse grave, très bon sous une apparence de froideur ; son esprit de justice, la rigueur de son honnêteté l'amenaient parfois à des scrupules de conscience poussés jusqu'à l'exagération et dont ceux-là seuls pouvaient s'étonner qui ne le connaissaient pas. Témoin le fait, suffisamment caractéristique, de la remise faite à l'État d'une partie des fonds alloués pour sa mission en Amérique et qu'il n'avait économisée qu'au prix de privations personnelles extraordinaires.

Sollicité de divers côtés, à plusieurs reprises, d'accepter une chaire ou une fonction honorable qui lui permît de trouver un peu plus d'aisance, il déclina toutes les offres, dans la crainte, imaginaire, il va sans dire, de ne pouvoir poursuivre en toute liberté les recherches qui le passionnaient depuis sa jeunesse. Sa vie, pleine de dignité, n'a été qu'une longue journée fie travail, exclusivement consacrée au culte désintéressé de la Science. »

**Léon Guignard**, Professeur à l'École Supérieure de Pharmacie,

Membre de l'Académie des Sciences.